

DIALOGUES ENTRE CRITIQUE, AUTEUR ET TRADUCTEUR

par Michel WAGNER

L'usage veut que le traducteur se tienne à l'ombre de *son* auteur. Mais il n'est pas dans la nature de l'auteur des *Mémoires d'Antinoüs* de faire de l'ombre à qui que ce soit. Lorsque Jean-Pierre Castellani lui apprit qu'un traducteur belge, à lui recommandé par Albert Bensoussan, acceptait avec joie de traduire ses *Memorias de Antinoó*, Daniel Herrendorf exprima aussitôt à cet inconnu son désir de le rencontrer. C'est ainsi que, la dernière quinzaine du mois de mars 2006, puis tout le mois d'août suivant, Daniel séjourna chez... moi, au cœur de ce qu'on nomma sous Bonaparte le Département des eaux et des forêts. Je crois au pouvoir des affinités électives tant célébrées par Goethe. Quand celles-ci sont assez nombreuses, elles donnent souvent naissance à l'amitié. C'est ce qui se produisit entre Daniel et moi.

Ce préambule un peu personnel, j'en conviens, éclaire la suite de mon propos.

Mon intention n'est pas de reprendre tout ce que Jean-Pierre Castellani exposa judicieusement dans son article, p.73-74, publié dans le n° 26 (décembre 2005) de votre *Bulletin*, au sujet des *Mémoires d'Antinoüs*.

Daniel et moi avons passé des heures sur son texte. Je lui ai posé mille questions, il m'a donné mille réponses. Bien qu'il ne connaisse pas intimement la langue française – tant s'en faut – il a tenu à ce que je lui lise et relise ma traduction afin d'en apprécier le rythme et la musique. Sur bien des points il me donna toute liberté.

C'est ainsi qu'il accepta de supprimer la préface et son vieux subterfuge des manuscrits retrouvés, en l'occurrence contradictoire et peu

crédible étant donné que Antinoüs s'adresse à Hadrien depuis le royaume des morts, de *dessous les eaux* du Nil, des *Enfers*. J'aurais aimé aussi que Daniel renonçât à organiser le texte en chapitres et, surtout, de les intituler. Ces titres dont parle si bien Jean-Pierre Castellani dans son article brisent selon moi le développement incantatoire du texte et sa continuité ; de plus, leur connotation souvent sibylline nous rappelle que ce n'est pas tant Antinoüs qui s'exprime que Daniel Herrendorf, ce dont Marguerite Yourcenar, qui réussit cette remarquable gageure de s'effacer entièrement derrière son personnage historique, sut faire grâce à ses lecteurs et à Hadrien soi-même. Nous voici, grâce à cette inévitable référence aux *Mémoires d'Hadrien*, arrivés au pied du diptyque Antinoüs-Herrendorf / Hadrien-Yourcenar.

Daniel Herrendorf, il avait alors 29 ans, fut interrogé sur son livre, chez lui à Buenos Aires, en mars 2002, par la journaliste Mercedes Giuffré. D'emblée, il lui apprend que *Las Memorias* se trouvaient déjà écrites, dix ans auparavant, sous forme d'annotations portées en marge de son exemplaire des *Mémoires d'Hadrien* traduits par Julio Cortázar. Il reconnaît implicitement le parallélisme qui nous saute aux yeux : le discours d'Antinoüs-Herrendorf s'inscrit en effet, à la manière d'un curseur, à côté et aux côtés du discours d'Hadrien-Yourcenar. L'idée de parallélisme, à mon humble avis, s'arrête là. Daniel dit à la journaliste : « La voix d'Antinoüs était éteinte, elle méritait de prendre corps », et ajoute plus loin, littéralement : « Il est évident que j'ai délibérément exagéré *les traits rudimentaires de son esprit*. » Dont acte.

Je pense, au contraire, que Daniel fit l'inverse en permettant à ce beau petit pâtre bithynien – qui, après tout, n'eut d'abord de valeur aux yeux d'Hadrien que pour son étonnante beauté physique incluant celle de sa voix et de son regard – de s'exprimer comme un prince. D'ailleurs, Daniel Herrendorf de prolonger son aveu par un autre : « En réalité, il était un prince ! »

Il s'agit bien là d'un double aveu expliquant à la fois la poésie, l'étrangeté et l'onirisme du texte. Daniel Herrendorf parle de « donner corps » à la voix d'Antinoüs. Il est allé plus loin. On a l'impression récurrente que ce texte est chanté à deux voix malgré l'unisson stylistique.

Pour ce qui est du style, maintenant, bien des paragraphes que je nommerais volontiers des strophes, nous font penser à certains passages

des *Illuminations* de Rimbaud, comme ils évoquent ici et là la manière de Borges, si ce n'est celle de Dante. C'est plus un Antinoüs transcendé par la forme de son expression qu'un Antinoüs *réincarné* tel qu'il fut qui s'adresse à l'empereur bien aimé. Je suis allé jusqu'à penser que ce beau texte était *herrendorphique* !

Enfin, si j'ai utilisé plus haut le mot *diptyque*, c'est bien en raison de cette fusion de bon aloi (au sens premier du terme) : en m'interdisant toute critique à proprement parler littéraire, tout parallélisme, force m'est de contempler ces deux ouvrages comme je regarderais les panneaux déployés d'un diptyque. Ainsi, les deux voix, celle d'Antinoüs et celle d'Hadrien, nous apparaissent dans leur différence : d'un côté – celui d'Antinoüs-Herrendorf – c'est l'épanchement, l'instinct, l'improvisation, l'assimilation, une sorte de ventriloquie fondée sur l'identification admirative au sujet ; de l'autre – celui d'Hadrien-Yourcenar – c'est la justesse historique du raisonnement et de la logique classique, c'est la connaissance éblouissante du sujet traité, la claire et mesurée empathie, la retenue constante, la maîtrise d'une voix probable et de ses registres. C'est, d'un côté, le jeune lévrier volubile, désespéré et épuisé par sa poursuite d'un amour et d'une attention qui s'éloignent de lui avec la vivacité du lièvre ; et, de l'autre, ce jeune lévrier muet et secret, qui ivre d'amour et d'ordres se couche sur la vie de son maître.

De cette incompréhension, de cette éloignement, naît dans l'âme d'Antinoüs – selon Herrendorf – la décision de mettre fin à ses jours sans joie, et de le faire de telle sorte que l'objet de sa passion et de ses nombreux reproches, Hadrien, comprenne que son favori entre tous s'est bel et bien sacrifié pour lui. Hadrien, qui avait admiré chez Antinoüs son *indifférence hautaine pour tout ce qui n'était pas son délice ou son culte*, qui s'émerveillait de son *dévouement sombre qui engageait tout l'être*, qui se sentait jugé par les *yeux les plus attentifs du monde qui le regardaient en face* – non comme un homme peut en regarder un autre qu'il aime et admire, mais bien comme un fidèle contemple son dieu – Hadrien n'a pas vu venir le drame dont il fit la féconde obsession de la fin de son règne et de sa vie, à des hauteurs difficilement concevables, ainsi que nous le savons : le remords et la passion répugnent à se rencontrer dans la même pièce.

L'étrange beauté du texte de Daniel Herrendorf vient de cela : de sa tentative d'exprimer l'indicible, et d'y parvenir à sa manière, incantation

par incantation, et vague par vague comme nous le suggère concrètement la longue suite des petits paragraphes tout pareils à un épanchement à la fois scandé et *typographique*.

Je dirai, pour conclure, que, au cas où ce texte aurait l'heur de séduire et de convaincre un éditeur, il s'agira pour moi de le revoir entièrement, et d'obtenir de Daniel la suppression des têtes de chapitre pour les raisons que j'ai exposées plus haut. On ne peut et on ne pourra comprendre ce texte et l'estimer à sa juste valeur que si on se laisse envahir par son charme sans se demander s'il est comme ceci ou comme cela. Oui, pour qu'il brille de tous ses feux, il faut – comme Mauriac le dit de sa Thérèse Desqueyroux – ne pas se demander s'il est beau, mais se contenter de subir son charme, ce charme assez indéfinissable qui en fait... toute la beauté.

J'inviterais les critiques et autres *observateurs* à se demander simplement ce que nous enseignent vraiment ces deux livres une fois refermés, et ce qu'ils pourraient nous faire comprendre à la manière des panneaux rabattus du triptyque de Jérôme Bosch, *Le Jardin des délices*, qui enferment sous nos yeux, dans un hémisphère transparent, La Création du monde... une sorte de mise sous globe unificatrice et pacificatrice d'univers très différents les uns des autres. Les voix d'Antinoó et d'Hadrien, pas plus que les voix de Herrendorf et de Yourcenar, ne se répondent. Par force et malgré tout, elles se superposent sans discordance. L'une s'obstinant à incarner la mélopée désespérée et désespérante d'un être fragile et peu doué pour comprendre le monde, et l'autre vouée entièrement à porter l'une des plus clairvoyantes intelligences de l'Antiquité romaine, cela n'excluant en aucune sorte la *complémentarité* de ces voix et de ces personnages, de ces auteurs, qui avaient et ont si peu de choses en commun.